

Mouvement.net – 24 novembre 2017



Unwanted de Dorothée Munyaneza, © Richard Schroeder

Non désiré

Dorothée Munyaneza ne fait pas dans le #balancetonporc. Dans sa dernière création, *Unwanted*, elle raconte les violences faites aux femmes et le pouvoir de la résilience, en regardant droit dans les yeux le tabou des naissances issues de viols.

Deux femmes se tiennent debout sur un plateau à l'aspect de terrain vague abandonné – une plaque de tôle ondulée là, un pan de mur graffé d'une figure féminine de l'autre, deux micros fièrement dressés sur pied. Le décor se passe d'empreinte historique précise mais respire le symbolisme universel du *no man's land*, lieu d'isolement et paradoxalement de projection. Puisqu'il n'y a plus rien, tout est à réinventer. Dorothée Munyaneza se plante en avant scène pour exprimer les peurs et la révolte qui l'assaillent ; en arrière plan, Holland Andrews semble donner corps, en écho, à l'intériorité de la première, avant d'entrer en transe.

Loin du commentaire articulé d'un spectacle documentaire qui suivrait un fil chronologique et investigateur – au risque de devenir scolaire – *Unwanted* transcende la matière du témoignage, la fait présence, sensation. Depuis le centre du plateau, Holland Andrews n'a pas besoin de parler pour poser des questions, son regard suffit. Les mots disparaissent pour devenir matières sonores, objets sensoriels, et ressurgissent ailleurs, depuis le public.

Pour créer cette pièce, Dorothée Munyaneza est repartie à plusieurs reprises au Rwanda qu'elle a fuit enfant, afin de recueillir la parole de ces femmes agressées, violentées et violées au cours des heures les plus sombres de l'histoire de ce pays. Et elle en restitue les enregistrements depuis la salle : un stratagème scénographique simple qui projette les présences de ces femmes, leurs mots et leur timbre, parmi nous.

Car c'est dans les corps, comme dans les voix que la chorégraphe cherche la violence, l'expression de la colère et de la résistance, dans l'incantation du père-bourreau - « *Is it you ? Daddy ? Is it ?* » - ou dans l'adresse à l'enfant indésiré, fardeau plus cruel encore que l'acte qui l'a conçu. Face à cet être, l'impossibilité d'oublier se dresse. Et s'ouvre cette épopée épuisante pour tenter de rester soi-même, même habité par le stigmate vivant d'un traumatisme. « *Unwanted, unwanted, unwanted* », c'est par cette répétition qui devient chant que les deux artistes se dressent en résistance.

> ***Unwanted* de Dorothée Munyaneza**, le 24 novembre au Théâtre au fil de l'eau ; du 28 novembre au 1er décembre au Centquatre, Paris

Par Moïra Dalant



Le sens du détail.

Tôle dézinguée.

Par Rosita Boisseau



Un totem en métal de cinq mètres de haut se dresse sur le plateau du spectacle *Unwanted*, de Dorothee Munyaneza. Ses tôles ondulées sont couvertes d'affiches représentant des femmes, que les jeux de lumière métamorphosent telles des apparitions mouvantes. Allongé sur le sol, le double du totem, comme abattu. Entre ces deux sculptures conçues par le plasticien anglais Bruce Clarke, la comédienne, chanteuse et danseuse Dorothee Munyaneza présente son travail sur les femmes victimes de viols au Rwanda, son pays natal, qu'elle a quitté en 1994, à l'âge de 12 ans. Sur les traces du génocide, elle a récolté nombre de témoignages que ces totems font miroiter comme les éclats d'un monde en charpie. Chaque soir, Munyaneza arrache les affiches au cours de la performance, de nouvelles étant collées le lendemain.

« Ces totems sont le lieu de la violence subie, du trop-plein déversé, explique-t-elle. Les coups ou les déchirures que je leur porte font résonner la douleur. Ils sont à la fois profanés et un exutoire à ma propre colère. »

Unwanted, de Dorothee Munyaneza, Le Monfort Théâtre. 106, rue Brancion, Paris 15^e.
Du 18 au 21 octobre. Festival d'automne. www.festival-automne.com

Dorothee Munyaneza

À 35 ans, elle a déjà vécu trois vies. La première s'est déroulée au Rwanda, dans un foyer aimant et ouvert, auprès d'un père pasteur et d'une mère journaliste. Ce quotidien paisible a été anéanti le 6 avril 1994, quand a débuté le génocide. « *Comme mes parents, je refuse d'employer les catégories Tutsi et Hutu, qui empêchent de considérer l'autre comme son semblable. D'ailleurs, ma famille est un mélange* », explique posément la jeune Marseillaise. Nous la rencontrons à deux pas de la gare Saint-Charles, dans une cantine bio. Elle est arrivée à vélo, détendue, rayonnante même. Elle souligne constamment son propos de gestes souples qui caressent l'air.

Le calvaire traversé avec ses frères et sœurs. elle l'a décrit dans son premier spectacle, *Samedi Détente* : la sauvagerie humaine, la marche incessante, la faim, la soif, les poux... La petite Dorothee avait 12 ans et pensait ne jamais revoir sa mère, alors en Angleterre. Cette dernière les a cherchés en plein chaos, sur des routes jonchées de cadavres, et les a retrouvés par miracle. « *En tant que survivante, je veux raconter, affirme celle qui est devenue artiste. Ce qui s'est passé est inhumain. Témoigner est une façon de rester du côté de l'humain. Je veux aussi témoigner de ce qui se passe dans le monde. Je cherche d'abord à raconter.* » En Grande-Bretagne, où elle réside pendant 14 ans, elle découvre sa vocation. La musique, la danse, le théâtre constituent des points d'appui pour la jeune fille, qui se reconstruit intérieurement. Elle suit les cours gratuits dispensés par la Fondation Jonas, une institution d'origine protestante qui promeut le dialogue à travers la mise en œuvre de projets éducatifs et artistiques : « *Je leur dois tout ! Ils m'ont donné les bases, les cartes que j'utilise dans mon langage artistique.* » Tôt, sa créativité s'affirme multiple : elle chante avec des groupes comme Afro Celt Sound System, compose des morceaux pour le film *Hotel Rwanda*, commence à danser pour des chorégraphes de renom, dont François Verret. Sa présence magnétique, sa voix douce et puissante, son aisance dans l'espace, son énergie ardente ne passent pas inaperçues.

En 2008, sa troisième vie commence. Elle s'installe en France - « *le pays du choix* » -, se marie, sort un album solo, continue à être danseuse interprète tout en préparant son spectacle autobiographique, qu'elle intitule *Samedi Détente*, du nom d'une émission de radio musicale populaire au Rwanda. Le public et la critique saluent la justesse et la maturité de la jeune

Britannique. Cet automne, Dorothee Munyaneza entame la tournée d'*Unwanted*, son second spectacle, coproduit par le Festival d'Avignon. Elle y donne à entendre des femmes victimes de viols pendant le génocide - qui seraient au nombre de 250000. Et des enfants nés de ces crimes. À partir de ces voix, elle a conçu une forme entre le concert et le conte documentaire. « *J'essaye de ne pas nommer ce que je fais, avance-t-elle. Le plus fondamental, c'est l'improvisation comme outil de recherche.* » Quand elle danse la mémoire de ses amis d'enfance, la souffrance d'une femme torturée,

La parole est à la danse

le combat pour rester debout, cela a l'intensité d'un rituel - ce mot la fait réfléchir. Elle évoque son grand-père : « *Pour dire qui nous étions et d'où nous venions, il racontait des histoires, il chantait, il dansait aussi. Cela m'a sans doute marquée. Chez moi, la danse accompagne ou précède la parole, souvent enfouie dans le corps.* »

À présent mère de deux enfants. elle n'en a pas fini avec le passé. « *Souvent, je me sens au bord d'un gouffre. J'essaye de me raccrocher à la vie, pour ne pas sombrer.* » Ce qui lui donne du courage ? « *Les femmes !* » Les survivantes qu'elle a rencontrées, luttant jour après jour pour revenir à la dignité. Des artistes engagées, comme la chanteuse afro-américaine Nina Simone. « *Et mes amies, ajoute-t-elle, en particulier la comédienne sud-africaine Hlengiwe Lushaba Madlala, sans oublier les femmes de ma famille.* » Elle relève sa manche pour montrer un tatouage discret : de petits traits parallèles au creux de l'avant-bras. Chacun représente une tante, une grand-mère, une cousine, exemple de force et de persévérance qu'elle ne veut pas oublier. L'artiste, dont l'âme reste enracinée « *dans le sol ocre du Rwanda* », désire continuer à apprendre, poursuivre des ateliers avec les enfants des quartiers pauvres de Marseille, et peut-être aller jouer dans la rue. Toujours pour transmettre une parole d'humanité. ♡ TEXTE NALY GÉRARD

PHOTO BENJAMIN BÉCHET POUR LA VIE

Passé

1982 Naissance à Kigali.
1994 Après le génocide, part vivre en Grande-Bretagne avec sa famille.
2014 Premier spectacle, *Samedi Détente*.

Présent

Unwanted, du 18 au 21 octobre au Monfort théâtre (Paris XV*), le 24 novembre au théâtre du Fil de l'eau, à Pantin (93), du 28 novembre au 1^{er} décembre au 104 (Paris XIX*). Puis tournée nationale.

Futur

Rêve d'ouvrir une école d'art pour les enfants.

CE QUE JE CROIS
**« Je crois que l'artiste
est là pour réparer
ce qui a été brisé. »**



Unwanted

CONCEPTION ET CHORÉGRAPHIE DOROTHÉE MUNYANEZA

Après y avoir présenté *Samedi détente*, la chorégraphe et chanteuse Dorothée Munyaneza revient au Liberté et se confronte de nouveau à l'histoire tragique de son pays. Dans *Unwanted*, elle dit les traces laissées par le viol, utilisé au Rwanda comme arme de guerre en 1994.

Après la pièce autobiographique *Samedi détente*, votre premier projet personnel, vous décidez de porter une parole collective. Pourquoi ?

Dorothée Munyaneza : Continuer de travailler sur la mémoire des rescapés tutsis était pour moi une évidence. Je me demandais de quelle manière le faire, lorsque j'ai découvert les documentaires *Rwanda, la vie après – paroles de mères*, d'André Versaille et Benoît Dervaux, et *Mauvais souvenir*, de Marine Courtade et Christophe Busché, sur les viols commis pendant



« Il m'a semblé urgent de porter cette parole qui commence à se libérer. »

le génocide rwandais. Entre 100 000 et 250 000. Il m'a semblé urgent de porter cette parole qui commence à se libérer mais que l'on entend peu. J'ai rencontré au Rwanda une soixantaine de femmes ainsi que de nombreux enfants. Bouleversants à la fois de violence et de beauté, de désir de se relever, leurs mots ont été enregistrés. Ils sont présents dans la composition sonore

réalisée par Alain Mahé, ainsi que dans les chants que j'interprète avec la chanteuse afro-américaine Holland Andrews. Et bien sûr, ils nourrissent nos corps et la chorégraphie.

Pourquoi avez-vous associé le plasticien d'origine sud-africaine Bruce Clarke au projet ?

D. M. : Bruce Clark a travaillé à plusieurs reprises au Rwanda, notamment pour *Les Hommes debout*, projet collectif de peinture murale sur les lieux de mémoire du génocide. Sa participation s'est surtout imposée afin de convoquer de manière poétique toutes les femmes que j'ai rencontrées. Il a suivi l'ensemble du processus de création et m'a proposé une œuvre plastique monumentale, montée sur une structure en tôle ondulée, qui symbolise la dignité de ces personnes.

Comment vont s'articuler cette création plastique, la danse, le chant et la bande son ?

D. M. : L'ensemble des éléments de la pièce participe de ma réflexion sur le mouvement du corps meurtri. Chez les femmes qui m'ont livré leur témoignage, la marche est une forme de résistance à la violence subie. La danse et le chant aussi, pour celles qui ont la force de s'y livrer. En réunissant plusieurs manières de témoigner de cette force, je tente d'en approcher la vérité.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Le 23 mars 2018.

Théâtre

LE RWANDA

MIS EN
PIÈCE

THÉÂTRE



Unwanted, de et avec Dorothée Munyaneza.

Son spectacle, *Unwanted*, a bouleversé le Festival d'Avignon cet été. Pour la comédienne et metteuse en scène Dorothée Munyaneza, créer est un acte politique. Après son précédent spectacle, *Samedi détente*, sur le génocide des Tutsis, elle se fait la porte-parole des femmes violées au Rwanda et, plus largement, dans toutes les zones de conflits.

PAR CARINE ROY

Tout débute par l'entrée silencieuse de Dorothée Munyaneza dans la salle où est assis le public. Hors plateau, micro en main, l'artiste britannique d'origine rwandaise traduit simultanément des témoignages enregistrés en kinyarwanda de femmes violées au Rwanda. En guise de décor, une immense affiche de femme peinte sur de la tôle créée par le plasticien et militant antiparthéid Bruce Clarke. Au fur et à mesure de la représentation, Dorothée déchirera par petits bouts cette peinture totem qui devient, petit à petit, un corps déchiqueté, saisissante métaphore des outrages subis. La gorge nouée, le public écoute dans un profond recueillement ces voix de femmes : « *Si je pense à ce qu'on m'a fait, je pourrais mourir sur le champ* », dit l'une d'elles. Entre avril et juillet 1994, plus de 250 000 femmes ont été violées durant les cent jours du massacre des Tutsis par les Hutus, qui a fait plus de 800 000 morts. En 1994, au tout début du génocide, Dorothée, fille d'un pasteur et d'une mère journaliste qui travaille pour des ONG, quitte le Rwanda pour rejoindre sa mère et une partie de sa famille qui vit à Londres.

Champ de bataille

Parce que, pour Dorothée Munyaneza, être artiste est un engagement politique, et pour panser ces traumatismes, l'artiste a voulu, via le théâtre, donner à entendre la parole de ces femmes meurtries. « *Je tenais à ce qu'on entende leurs voix, qu'artistes et spectateurs, ensemble, nous soyons proches de ces femmes-là et qu'on entende aussi la beauté de cette langue.* » Elle ajoute : « *Pendant le génocide, le corps de la femme est comme un champ de bataille. Il y a des camps de viols. C'est une vraie arme de destruction massive.* » Pour créer cette pièce, Dorothée Munyaneza a rencontré près de soixante femmes et soixante-dix enfants. Seule ou en présence de Godeliève Mukasarasi, fondatrice de l'association Sevota qui vient en aide aux femmes tutsies victimes de violences sexuelles

pendant le génocide : « *Pendant ces entretiens, il y avait des silences et puis on pleurait ensemble* », confie-t-elle.

Dorothée témoigne aussi sur scène du destin de milliers d'enfants nés de ces viols : « *Ils ont été rejetés... car comment accepter que votre fille ou votre sœur garde l'enfant de celui qui a tué votre famille. Aujourd'hui, ils ont 22-23 ans et ils ont les mêmes rêves que les autres jeunes. Je souhaite ainsi montrer ce combat, comment on vit avec cette intolérable douleur, comment on trouve un chemin. Il faut interrompre le cercle de la violence pour que ces victimes ne deviennent pas les prochains bourreaux.* »

Sur le plateau, le récit va crescendo. La description de scènes crues, terribles : « *Tout était possible.* » « *En ligne, enfants, jeunes et vieilles femmes... Bâton dans le vagin...* », assène Dorothée. Le musicien et compositeur Alain Mahé frappe le sol avec une lourde pierre, elle se fracasse sur la scène avec une réverbération glaçante. Silence de plomb dans la salle. Sa partenaire, l'artiste afro-américaine Holland Andrews, entame une complainte. Sa voix est gutturale, l'aigu déchirant... C'est ému, révolté, abasourdi, désarmé que le spectateur sort de la salle. L'artiste répond à notre désarroi : « *On ne peut pas fermer les yeux. C'est quelque chose que mon père et ma mère m'ont légué : il faut célébrer la vie malgré la mort qui nous entoure et se dire : tant que je suis encore en vie, je peux agir.* »

Dorothée Munyaneza, mère de deux enfants, vit aujourd'hui à Marseille. Mais ce qu'elle aimerait bientôt, c'est aller jouer au Rwanda devant toutes ces femmes et leurs enfants qui ont eu le courage de témoigner. D'ici là, *Unwanted* est en tournée partout en France. Ne le ratez surtout pas. ●

Unwanted, de Dorothée Munyaneza. En tournée en France à partir du 18 octobre.

Samedi détente, reprise les 6 et 7 mars 2018 au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines (78), le 30 mars au Vivat, à Armentières (59).

théâtre(s) – Automne 2017



CHRISTOPHE PAVAUD DE LAGE

Unwanted

de Dorothée Munyaneza / compagnie Kadidi

À Paris, Pantin, Cergy-Pontoise, Valence

THÉÂTRE ET DANSE

Dans *Unwanted*, Dorothée Munyaneza raconte la détresse des femmes violées au Rwanda, avec beaucoup de pudeur et de délicatesse. La chorégraphe et performeuse a quitté le Rwanda à l'âge de douze ans avec sa famille pour s'installer en Angleterre. Dans son précédent spectacle, *Samedi Détente*, elle racontait sa vie de petite fille à Kigali, écoutant une émission de radio populaire diffusant de la musique anglo-saxonne. La force de cette histoire était écrasée par la forme théâtrale expérimentale. C'est tout le contraire avec *Unwanted* qui a provoqué un choc lors du focus consacré à l'Afrique subsaharienne de la 71^e édition du Festival d'Avignon car Dorothée Munyaneza a pris de la distance avec le récit autobiographique pour construire un spectacle remuant. Le théâtre de Dorothée Munyaneza est documentaire. Pour *Unwanted*, elle a interrogé des femmes violées par des soldats au Rwanda. Elle en

a rencontré environ 60, ainsi que 70 enfants nés de ces grossesses. Elle a pu mener ce travail sur le terrain avec l'aide de Godeliève Mukasarasi qui a fondé Sevota, une association qui vient en aide aux femmes Tutsis victimes de viols et de violences sexuelles pendant le génocide. Au Rwanda, entre avril et juillet 1994, de 100 000 à 250 000 femmes ont été violées durant les 100 jours du massacre, qui a fait plus de 800 000 morts. On dénombrerait, selon Human Rights Watch, entre 2 000 et 5 000 enfants nés de ces viols. Les témoignages sont traduits par la douceur de la voix de Dorothée Munyaneza. La parole est maîtrisée et canalisée. Des bribes de phrases sont coupées et remixées par Alain Mahé, présent en bordure de plateau et chantées par la voix déchirante de Holland Andrews. «*Hair l'enfer*». «*J'allaitais une hyène*». Ces femmes se sont confiées sans retenue, avec confiance. Sur le plateau la rage est dosée par une Dorothée Munyaneza, tout en

délicatesse, sans aucune provocation. Elle confronte la douleur de ces femmes avec la propre mémoire des images de son pays lorsqu'elle était enfant. Cette violence a laissé des stigmates et des séquelles dans le corps de Dorothée Munyaneza, et même si elle et sa famille ont pu échapper aux horreurs des massacres, sa recherche artistique traduit les atrocités perpétrées il y a 22 ans.

La performeuse rapporte également les témoignages d'enfants nés de ces viols, des enfants nés de pères bourreaux, des enfants rejetés ou maltraités par leur mère qui reproduisent à leur tour la violence. A des milliers de kilomètres, sur toutes les scènes de la longue tournée de *Unwanted*, ces femmes qui vivent avec le VIH, dans la pauvreté et l'exclusion sociale ne pourront pas entendre les applaudissements nourris du public qui rendent hommage à leur courage et leur dignité à travers ce spectacle bouleversant, digne et utile. / NADJA POBEL /

Les Inrockuptibles Supplément - 30 août 2017

Focus



À VIF

Viols en temps de guerre, travail à la mine... La Rwandaise **DOROTHÉE MUNYANEZA**, l'Ivoirienne **NADIA BEUGRÉ** et l'Égyptienne **LAILA SOLIMAN** : trois artistes de combat sur le front des violences faites aux femmes.

"LA DOULEUR M'A ESSORÉE DE TOUTE MA JOIE, mais je sais tout faire toute seule. Ce qu'on nous a fait nous a salies, mais je me donne à moi-même la paix." A l'instar de ce témoignage de femme violée durant le génocide du Rwanda dans *Unwanted* de Dorothée Munyaneza, la violence faite aux femmes en temps de guerre surgit enfin dans plusieurs créations présentées au Festival d'Automne. Femmes de plateau, femmes de combat, Dorothée Munyaneza, Nadia Beugré et Laila Soliman révèlent des plaies que l'on croyait cicatrisées.

*"Mais quand on gratte, elles sont toujours à vif dedans, souligne la chorégraphe rwandaise, dans *Unwanted*. Je me suis intéressée à ce que le corps féminin devient en temps de conflit, de massacre ou de génocide. C'est en regardant L'homme qui répare les femmes de Thierry Michel, sur le docteur Denis Mukwege – un gynécologue-obstétricien congolais qui voue sa vie à opérer des femmes de l'est du Congo qui ont été violées –, que j'ai commencé mes recherches sur la question du viol comme arme de destruction massive. Et l'histoire de notre humanité est remplie d'exemples où ce crime est commis en toute impunité, que ce soit au Congo, en ex-Yougoslavie, au Rwanda pendant le génocide des Tutsis, en Syrie aujourd'hui..."*

Imposante, en bord de scène, une silhouette de femme, peinte par le plasticien Bruce Clarke sur une structure en tôle ondulée, se dresse face au public. En voix off, on entend les propos des femmes en kinyarwanda,

traduits en simultané par Dorothée. *"Les témoignages que j'ai enregistrés constituent, pour mes collaborateurs Alain Mahé et Holland Andrews et pour moi, une matière avec laquelle composer un univers sonore, des musiques et des chants pour *Unwanted*. Je les ai traduits en français et en anglais et je les accompagne d'autres paroles de femmes violées dans d'autres régions du monde, comme la Syrie par exemple. Le spectacle est à la fois écrit et improvisé, pour ne pas tomber dans un partage répétitif mais plutôt dans un renouvellement libre, pour témoigner à travers la danse, le chant, la musique et la parole enregistrée."*

Douces bien que décrivant l'horreur, ces voix emplissent l'espace du plateau, se dédoublent et se réverbèrent au gré de la création sonore du compositeur Alain Mahé. Lorsque ces femmes parlent de colère, c'est toujours à propos de leurs enfants nés de viols, ainsi que des multiples conséquences et traumatismes de ces crimes. Comme →

→ si elles avaient enfanté la rage de leurs violeurs. Une violence exprimée et prise en charge par Dorothee Munyaneza lorsqu'elle gratte et arrache à mains nues des lambeaux de papier qui couvrent l'effigie dressée de la femme violée, faisant apparaître ces mots : No Apologize.

"Je pense que la danse accompagne ou précède ce que les mots ne disent pas. Et surtout, je cherche dans Unwanted à trouver l'endroit où je peux danser la dignité extrêmement violente de ces femmes. Je veux danser la vie qu'elles tiennent à défendre, même si le crime du viol voulait et veut les faire disparaître."

Une même détermination à révéler la situation des femmes en Afrique anime l'Ivoirienne Nadia Beugré. Depuis sa rencontre avec Béatrice Kombé, qui a créé dans les années 1990 Tché Tché – l'une des premières compagnies de danse contemporaine se consacrant aux femmes en lutte en Côte d'Ivoire et en Afrique de l'Ouest –, Nadia Beugré n'a de cesse de creuser ce sillon en puisant dans ses expériences personnelles et ses rencontres.

Pour *Tapis rouge* – dont elle a créé une première version en 2014 avec le musicien Seb Martel, dans le cadre des Sujets à vif du Festival d'Avignon –, le point de départ vient d'un voyage au Burkina Faso : *"Lors d'une fête, j'ai vu des femmes avec des cicatrices sur le corps.*

"Je cherche dans Unwanted à trouver l'endroit où je peux danser la dignité extrêmement violente de ces femmes"

DOROTHÉE MUNYANEZA



Zig Zig de Laila Soliman

Je me suis approchée d'elles et elles m'ont raconté qu'il n'y avait pas de travail dans leur village et qu'elles travaillaient dans des mines sauvages pour nourrir leur famille. Ces mines ne sont pas déclarées et les responsables font fuir les habitants avec des escadrons militaires qui se font passer pour des braqueurs afin de garder le coin tranquille. En Côte d'Ivoire, à part le cacao et l'or, il n'y a pas de ressources. Même les enfants travaillent dans ces mines. Elles se taillaient parce qu'on dit que le sang attire l'or."

Tapis rouge parle de ce constat résumé en une image : les puissants qui

marchent sur des tapis rouges et les femmes qui travaillent dans les mines. En rendant hommage à ces femmes, Nadia Beugré s'adresse aux dirigeants africains : *"Ils ne méritent pas de fouler ces tapis, ce sont les 'enterrés' qui le méritent. En faisant des recherches pour le spectacle, je suis tombée sur une vidéo d'enfants-esclaves au Mali qui travaillent dans des champs de cacao. Je veux essayer de provoquer un renversement dans l'ordre des choses. Je suis allée dans une de ces mines artisanales où j'ai vu une vieille femme tamiser l'or. La danse est axée sur l'endurance, l'épreuve, la compétition, la répétition des gestes. Je ne pense pas à la beauté du mouvement. Pour moi, le mouvement doit vivre et je me nourris de tout ce qui m'entoure, de là où je viens, des sensations. On parle de danse contemporaine, mais en fait je ne sais même pas dans quelle catégorie me placer. On ne m'a pas donné une clé mais un trousseau, et c'est à moi de choisir là où je veux entrer."*

Auteure et metteuse en scène égyptienne, Laila Soliman vit et travaille au Caire. Invitée pour la première fois au Festival d'Automne, elle présente *Zig Zig*, un spectacle abondant lui aussi le viol, celui subi par les femmes égyptiennes lors du protectorat britannique. Cette histoire, elle l'a découverte dans un livre, *Ordinary Egyptians* de Ziad Fahmy, en préparant son précédent spectacle, *Whims of Freedom*, dans lequel il était question de la Première Guerre mondiale et de la révolution égyptienne de 1919. Pour *Zig Zig*, elle a travaillé avec l'historienne Katherine Halls et s'est attachée à révéler l'ampleur des viols perpétrés dans un village par des soldats britanniques, ainsi que l'importance politique qu'ils ont eue par la suite. *"Nous nous sommes rendu compte que l'expression 'Zig Zig' était communément utilisée par les soldats pour désigner l'acte sexuel dans les colonies. Elle était également utilisée dans d'autres*

parties du monde par les armées française et britannique, avec une prononciation différente. Même aujourd'hui, en faisant une recherche avec ces mots, on trouve des films pornographiques. Ils sont aussi dans une chanson des Spice Girls..."

Rwandaise, Ivoirienne, Égyptienne, Dorothee Munyaneza, Nadia Beugré et Laila Soliman révèlent ces histoires, trop souvent cachées, de femmes maltraitées et violées, en leur rendant toute leur dignité. Comme en témoigne ce souvenir de Dorothee, lorsqu'elle raconte avoir demandé à ces femmes si elle pouvait les prendre en photo à la fin des entretiens. À chaque fois, toutes avaient la même réaction. Chacune lui demandait d'attendre, se levait, revenait vêtue de sa plus belle tenue et lui disait : *"Je t'ai raconté le pire de ma vie, mais je veux que tu gardes de moi une image où je suis la plus belle."* Fabienne Arvers et Hervé Pons

Zig Zig de Laila Soliman, du 12 au 21 octobre au **Nouveau Théâtre de Montreuil, centre dramatique national**, tél. 01 48 70 48 90, www.nouveau-theatre-montreuil.com

Unwanted de Dorothee Munyaneza, du 18 au 21 octobre au **Monfort**, Paris XV^e, tél. 01 56 08 33 88, www.lemonfort.fr; le 24 novembre au **Théâtre du Fil de l'eau**, Pantin, tél. 01 49 15 41 70, www.ville-pantin.fr; du 28 novembre au 1^{er} décembre au **CENTQUATRE-PARIS**, Paris XIX^e, tél. 01 53 35 50 00, www.104.fr

Tapis rouge de Nadia Beugré, du 8 au 10 décembre au **CDC Atelier de Paris / Centre de développement chorégraphique**, Paris XII^e, tél. 01 41 74 17 07, www.atelierdeparis.org

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Libération - 13 juillet 2017

FESTIVAL D'AVIGNON

DOROTHÉE MUNYANEZA, AU CHŒUR DES TÉNÉBRES

Par [Eve Beauvallet](#)
— 13 juillet 2017 à 19:36

«Unwanted» démultiplie des témoignages de victimes du génocide rwandais.



Dorothee Munyaneza. Photo Christophe Raynaud de Lage



Elle nous dit que ouf, elle a enfin retrouvé sa voix, que la fatigue l'avait trop enrayée après quatre jours de représentations et qu'elle a vraiment flippé. On comprend vite la pression : perdre son timbre quand on est comédienne et chanteuse, c'est toujours l'enfer, mais pour *Unwanted* cela aurait été un échec au carré, une démission politique, une trahison même du sujet.

Dorothee Munyaneza est partie au Rwanda, ce pays de l'enfance dont elle est miraculeusement rescapée, pour faire témoigner des femmes violées pendant la guerre et rencontrer les enfants nés de la barbarie. Parce qu'il s'agit de crimes inlassablement tus, dont l'atrocité rend souvent les victimes muettes, elle a choisi que le moindre recoin du plateau participe à les sonoriser. Au sens propre comme au figuré. Amplis cachés dans les objets, pédales loop et divers outillages technologiques mis au point par le compositeur Alain Mahé - créateur de musiques électroacoustiques proche de l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique-musique) - spatialisent, distordent, diffractent, réverbèrent et démultiplient les chants et récits des deux interprètes féminines d'*Unwanted*, composant ensemble une symphonie sophistiquée riche, très très riche, en métaphores filées : ressasser en boucle le passé, crier sans être entendu, écouter les réverbérations des tortures endurées, faire de son corps un caisson de résonance pour ces milliers de voix oubliées.

Cyclone.

Nous sommes d'accord : le parti pris est risqué, surtout si l'on considère que la quasi-totalité des productions artistiques sur de tels sujets (faisons comme si elles étaient nombreuses) s'imposent, à l'inverse d'une telle tonitruance, un traitement minimaliste, brut, contrit et dénué d'effets. Mais ce qui pourrait provoquer appréhension, effroi même, sur le papier (l'horreur du viol chanté façon Camille, vraiment ?) prend dans *Unwanted* une surprenante intensité. Principalement parce que la magnétique Dorothée Munyaneza est une bonne définition de l'expression «bête de scène».

En outre, elle sait composer de façon à rendre audible son sujet : «La pièce est construite sur l'image du cyclone : beaucoup d'effets et de traitements sonores quand on entre dans l'intériorité, et soudain le calme de l'œil, la frontalité du témoignage brut. Pour mieux l'écouter, par contraste.» D'autre part, elle sait s'entourer : «*Unwanted* devait être un solo : juste moi seule chargée de toutes les voix de ces femmes. Puis j'ai rencontré Holland Andrews à Portland. Rien que sa voix pure, non trafiquée, offre plusieurs textures. Elle peut partir en envolées lyriques façon opéra pour redescendre aussi sec dans descouches souterraines avec une voix très gutturale. En improvisation, quand moi je sombrais dans l'extrême violence, elle savait toujours me rattraper avec un contraste poétique : boucler ma voix dans sa pédale, m'offrir les petites notes enfantines de son glockenspiel [un instrument à percussion, ndlr] au moment où, dans le récit, tu te demandes s'il existe encore quelque chose à sauver. Elle est incroyable.»

En rencontrant Holland Andrews, afro-américaine, Dorothée Munyaneza a également souhaité ramifier son sujet - celui du silence et de la prise de parole donc - de l'autre côté de l'Atlantique, là où le mouvement Black Lives Matter tente à sa manière précisément de donner de la voix.

Calme.

Des complaintes blues inspirées de The Desparate Ones de Nina Simone chantées en anglais ou parlées en kinyarwanda se mêlent à la myriade de tubes que les interprètes font résonner par bribes dans l'espace façon juke-box : Papaoutai, Daddy Cool, Papa Was a Rollin' Stone... «J'ai su que la porte d'entrée pour ce projet serait musicale dès que je suis rentrée en contact avec les victimes en Afrique. Elles racontent des faits d'une extrême violence avec une telle douceur et un tel calme. Ce contraste était lui-même un sujet.» ➤

Ève Beauvallet

Unwanted de Dorothée Munyaneza en octobre au Festival d'automne à Paris.